

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



REVUE DE PRESSE

Daria Deflorian / Antonio Tagliarini

Quasi niente

Service presse :

Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Violette Kamal – assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13

RADIOS

Lundi 5 novembre 2018 :

France Culture / *La Dispute* / Arnaud Laporte – de 19h à 20h

Sujet : *Quasi niente* est le coup de cœur de Marie Sorbier.

→ <https://www.franceculture.fr/emissions/la-dispute/spectacle-vivant-dans-la-luge-darthur-schopenhauer-sopro-le-syndrome-du-banc-de-touche-et-quasi>

Mercredi 7 novembre 2018 :

Radio Néo / *Chaos sur le ring* / Alban Orsini – 19h

Sujet : *Quasi niente* parmi les pièces critiquées.

→ <http://www.radioneo.org/fr/podcasts/view/1219/chaos-sur-le-ring-theatre>

PRESSE

Les Inrockuptibles Supplément – 5 septembre 2018

Libération - 21 septembre 2018

Mouvement.net – 10 octobre 2018

Italieaparis.net – 11 octobre 2018

Le Monde – 26 octobre 2018

Franceculture.fr – 20 octobre 2018

Les5pièces.com – 24 octobre 2018

Lesinrocks.com – 24 octobre 2018

Ruedutheatre.eu – 24 octobre 2018

Sceneweb.fr – 24 octobre 2018

Toutelaculture.com – 24 octobre 2018

Artichaut-magazine.fr – 25 octobre 2018

Lebruitduofftribune.com – 25 octobre 2018

Mediapart.com – 25 octobre 2018

Pasunecritique.wordpress.com – 25 octobre 2018

Libération – 26 octobre 2018

Revue-etudes.com – 26 octobre 2018

Froggydelight.com – 29 octobre 2018

Le Canard enchaîné – 31 octobre 2018

Ubu.apite.com – 31 octobre 2018

i/o Gazette – Novembre 2018

Klpteatro.it – 5 novembre 2018

Théâtre(s) Magazine – Hiver 2018

DES VIES MINUSCULES

Les metteurs en scène italiens **DARIA DEFLORIAN ET ANTONIO TAGLIARINI** s'emparent du film culte d'Antonioni, *Le Désert rouge*. Sur scène, "des figures sans nom" embrassent la beauté du mal-être.

Mirco Lorenzi

"NE PAS ÊTRE DANS LA PSYCHOLOGIE, réagir et réfléchir aux mécanismes de la société tout en réagissant et réfléchissant au théâtre, à notre théâtre, à la beauté du mal-être, se sentir avec, en quête de cette beauté, au-delà des fantômes, avec cette volonté de secouer ce petit théâtre dans lequel nous vivons et où 'tout va bien', sortir de cette fiction par la fiction, chercher un regard vrai, vouloir voir vrai, comme Giuliana qui demande 'qu'est-ce qu'on me permet de voir, qu'est-ce qu'ils me demandent de voir?'"

Sous l'implacable soleil de Rome, dans l'isolement pasolinien du Teatro India, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, entourés de leurs acteurs, dramaturge et créateur son, décortiquent, réinventent, se refont le film de Michelangelo Antonioni, *Le Désert rouge* (1964). Ils répètent *Quasi Niente* – presque rien –, leur prochaine création. Installés à Rome, ces deux auteurs-metteurs en scène, performeurs et acteurs travaillent ensemble depuis dix ans. Au croisement des pratiques de plateau et de l'art contemporain, mais puisant aussi aux sources de la littérature, de la sociologie et de la philosophie, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini créent un théâtre en creux, explorant la vie dans les plis, comme dirait René Char. A l'instar de Monica Vitti, alias Giuliana, dans *Le Désert rouge*, ils veulent voir vrai, mais pour voir vrai, il faut semer la fiction. "Le spectacle s'ouvre sur une longue didascalie qui décrit les trois figures du spectacle,

pas de personnages mais des figures, des figures sans nom, une trentenaire, une quarantenaire et une soixantenaire. Chacune d'entre elles a ses propres particularités, ses traits de caractère. Ensemble, elles composent une figure dans le passage du temps. Même les figures masculines portent en elles la 'Giulianité', cette maladie d'être Giuliana, puisque dans le film, les deux personnages masculins répondent à son mal-être de manières différentes. Celui qui fait semblant que tout va bien et celui qui prend soin."

Ainsi, comme dans leurs précédents spectacles, *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* et *Reality*, présentés en 2015 au Festival d'Automne, les deux créateurs philosophes parcourent avec bonté et beauté des vies minuscules, une certaine quotidienneté, comme ici dans les errances de Giuliana, autour desquelles ils créent *Quasi Niente*, dans un champ d'amour théâtral qui leur (re)donne, outre de la dignité, une belle universalité.

Hervé Pons

Quasi Niente Un projet de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, librement inspiré du film *Le Désert rouge* de Michelangelo Antonioni, en italien surtitré en français, **du 23 au 31 octobre au Théâtre de la Bastille**, Paris XI^e, tél. 01 43 57 42 14, www.theatre-bastille.com

Festival d'Automne à Paris Tél. 01 53 45 17 17, www.festival-automne.com



La façon dont le cinéaste suédois joue sur la frontière entre fiction et réalité, acteurs et personnages, ne permet pas d'oublier les œuvres en scène de théâtre. Les collectifs belges *STAN* et *De Trocens* ainsi que Julie Deliquet, avec la troupe de la Comédie-Française, ont plongé

Dans le puits sans fond bergmanien



De la toile aux planches, suite...

De la toile aux planches, suite...

Que ceux qui ne savent choisir entre cinéma et théâtre se rassurent : les adaptations de films ne manqueront (toujours) pas cette rentrée. Pour Bergman, nous avons failli oublier *les Analphabètes*, libre adaptation de *Scènes de la vie conjugale* au TGP à Saint-Denis à partir de février. Le Suédois adorait Tarkovski et Fellini, qui tous deux déambulaient dans leurs rêves ? La Comédie-Française nous réveillera avec l'adaptation d'un scénario légendaire jamais filmé par le maestro italien : *le Voyage de G. Mastorna*, mis en scène par Marie Rémond, à partir du 28 mars. Au Théâtre Bastille, à Paris, c'est de Visconti et de son *Désert rouge* que s'inspirent Daria Deflorian et Antonio Tagliarini pour *Quasi Niente*, du 23 au 31 octobre (Festival d'automne). Visconti, encore et toujours, à l'honneur d'une reprise de ses *Damnés* par Ivo Van Hove à la Comédie-Française le 20 mars, avant de poursuivre une tournée internationale à Londres en juin. Enfin, Isabelle Adjani, après une première à Namur en février, débutera le 7 mars au Quai d'Angers la tournée française des coproducteurs de la mise en scène par Cyril Teste d'*Opening Night* de John Cassavetes. **G.Ti.**





Quasi niente de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini © Claudia Pajewski

Critiques Théâtre

Quasi niente

La dernière création de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini présentée au FIT Lugano, principale manifestation des arts de la scène en Suisse italienne, tend un miroir à l'être humain. Entre psychanalyse et métaphysique, on y apprend entre autres que le « presque rien », c'est déjà beaucoup.

Par Jean-Louis Perrier
publié le 10 oct. 2018



Depuis *Reality* (2012), en passant par *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* (2013), et *Il cielo non è un fondale* (2016) – pièces présentées précédemment au Festival d'Automne à Paris –, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini ne pratiquent l'illustration qu'en pointillés de plus en plus ténus.

Les témoignages, enquêtes, récits, fictions, écrits auxquels ils se réfèrent sont des invitations à ouvrir et déployer un champ purement scénique qu'ils fraient sans perdre de vue leurs prémices. Ils sont des miroirs de notre temps et de leurs expériences, des miroirs où les metteurs en scène-acteurs s'observent en train de composer leur pièce, où ils reviennent faire leurs raccords, avant de réajuster les distances, les espaces, les propos en fonction des besoins d'une scène conçue comme un seul corps vivant. Dans cet organisme, chaque acteur et chaque objet est prié de manifester sa singularité. Avant de la verser au collectif.

VOIR LE SITE

[du FIT](#)
[du Théâtre de la Bastille](#)

Dépression généralisée

Dans *Quasi niente* (*Presque rien*), c'est au *Désert rouge* (*Il Deserto rosso*, 1964) d'Antonioni que Deflorian/Tagliarini se mirent. Non pas au film en soi, à la puissance de sa composition plastique, aux rapports de classe ouvriers/patrons, aux enjeux d'une problématique monde rural/monde industriel à peine effleurée – même si les signes du désastre étaient patents, on ne parlait guère de catastrophe écologique alors, mais de modernité (« *Le progrès est désirable, comme la révolution* », commentait Antonioni). C'est l'effondrement de Giuliana (Monica Vitti), la manière dont les personnages des mari et amant (Ugo et Corrado) le vivent qui est au centre de *Quasi niente*. Le mot de dépression y absorbe tout autre, comme il absorbe les cinq personnages de Deflorian/Tagliarini. Comment vivre avec cette plaie impossible à cicatriser ?

« *Ce n'est pas le monde industriel qui provoque la névrose de Giuliana, dira encore Antonioni, la névrose était déjà en elle, mais le milieu provoque l'éclat de cette crise.* » C'est précisément cet éclat, cet éclatement, que tentent de saisir les personnages de *Quasi niente*. À ceux et celles – surtout celles – victimes de cette crise de longue date, l'invocation de Giuliana autorise à témoigner avec volubilité, avec passion, des atteintes au moi. Ils et elles peuvent alors renvoyer ces éclats transformés vers les spectateurs, en les invitant à découvrir ce qui s'y ajusterait chez eux. Quelle trajectoire empruntent ces reflets, comment traverse-t-elle les corps des acteurs, comment les modifie-t-elle ? Quels propos en émanent ? Quelle mémoire éveille-t-elle ? À vous maintenant.

Trois femmes et deux hommes se relaient. Sans noms propres, distribués en quatre classes d'âge. De la trentenaire à la « presque » sexagénaire, ils / elles couvrent trois décennies qui attestent la permanente actualité de Giuliana, sa présence continue. Chacun y va de son commerce avec elle. Même la plus jeune l'a rencontrée. Et si elle l'exprime en chansons – elle détient ce privilège réparateur –, ses paroles devraient pouvoir faire frémir d'autres lèvres. Pourtant, les voix qui s'élèvent sont sans réponses. Elles n'offrent guère prise au dialogue. Aucun autre n'est disponible. Hommes et femmes sont séparés, comme incapables de vivre ensemble, de jouer ensemble, de faire chœur. Et si les hommes s'observent plus au miroir d'Ugo et de Corrado, ils n'en sont pas moins touchés par l'épidémie. Giuliana devient l'appellation commune d'une névrose commune.



Quasi niente de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini. p. Claudia Pajewski

Le presque et le néant

Quand tout se délite, seul le jeu permet de garder une consistance. Pour éviter d'être emporté, s'accroche qui peut aux éléments stables. Des objets, ancrés dans le passé. Un fauteuil, tiré de la rue, lourd des attentions dues aux rescapés, dispense la douceur refusée. Son contact aide à poursuivre. Une commode recèle les baumes de secrets souvenirs. Elle est chargée d'esprits frappeurs qui témoignent de fantômes plus bienveillants qu'inquiétants. Chaque meuble forme une réserve de muscles, d'os et d'espoir, qui soutient jusqu'au lendemain. Ils sont des miroirs qui valent bien Giuliana, Ugo et Corrado. D'une armoire, un tiroir invisible déverse une cargaison de livres au sol. Eux aussi ont leur part, leur partition, dans la pièce. C'est le moment où, avec le plus grand naturel, les personnages acteurs font le poirier. Un état stationnaire. Quelle perspective autorise pareil renversement ?

Parmi les titres dispersés, une bonne vue discernera peut-être *L'amour d'une honnête femme* d'Alice Munro ; *C'est de l'eau* de David Foster Wallace ; *La végétarienne* de Han Kang ; *Le journal d'une année noire* de Coetzee ; ou les *Écrits* d'Antonioni... Un solide programme de lectures, un palliatif au mal jusqu'à un certain point. Mais c'est *L'espulsione dell'Altro* (*Die Austreibung des Anderen* – encore non traduit en français), du philosophe allemand Byung-chul Han, que donne à entendre Daria Deflorian avant d'interpeller celle qui est « *marquée à vie par le sens de son inutilité* », celle qui est une « nullité », celle qui n'est « rien ». Le quasi (presque), de *Quasi niente*, n'a pas été prononcé, probablement parce que le « presque » est précisément ce qui permet à la pièce d'aller de l'avant, vers un infini possible qui repousse le néant. Le « presque » du titre, mis en réserve, est sans nul doute ce « Presque du mystère », dont Jankélévitch, dans *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien*, écrivait qu'il « appelle notre respect ».

> Le FIT (Festival internazionale del teatro e della scena contemporanea) s'est tenu du 26 septembre au 7 octobre à Lugano et Manno (Suisse)

> ***Quasi niente* de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini** a été créée le 2 octobre au LAC (Lugano Arte e cultura). La pièce sera présentée le 16 octobre au Galet (Pessac) ; du 25 au 31 octobre au théâtre de la Bastille (Festival d'Automne), Paris ; les 9 et 10 janvier à la Filature, Mulhouse ; les 5 et 6 février à la Comédie de Valence ; du 20 au 23 mars au Théâtre Garonne, Toulouse ; les 26 et 27 mars à la Vignette, Montpellier ; et du 10 au 13 avril au Théâtre de Grütli, Genève



THÉÂTRE

Publié le jeudi, 11 octobre 2018 à 09h41

Quasi niente (presque rien) de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini au Théâtre de la Bastille



Par S. BILLET

Du 23 au 31 octobre 2018 le Théâtre de la Bastille vous convie au spectacle Quasi niente (Presque rien) du duo Deflorian / Tagliarini. Spectacle présenté en coréalisation avec le Festival d'Automne à Paris. Daria Deflorian et Antonio Tagliarini s'emparent de l'un des films cultes de Michelangelo Antonioni, *Le Désert rouge*. Le duo italien n'aime rien tant que les

êtres au bord du monde dont le regard décalé interroge la réalité. Spectacle en italien surtitré en français.

Après s'être fait connaître en France avec *Reality*, basé sur l'histoire d'une femme polonaise ayant noté tous les faits de son existence dans des carnets, et *Nous partons pour ne plus vous donner de soucis*, qui se penchait sur quatre retraitées grecques ayant choisi de disparaître, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini s'emparent de l'un des films cultes de **Michelangelo Antonioni**, *Le Désert rouge*.

Dans celui-ci, Monica Vitti est Giuliana, une femme qui ne parvient plus, dépression ou mélancolie, à entrer en relation avec le monde. A priori, rien de commun entre ces œuvres, sauf ceci : le duo italien n'aime rien tant que les êtres au bord du monde qui, par leur regard décalé, différent, interrogent la réalité. « *Que dois-je faire de mes yeux ? Regarder quoi ?* » se demande Giuliana. C'est aussi la question que ces deux acteurs et metteurs en scène se posent de spectacle en spectacle. Laure Dautzenberg

Quasi niente (presque rien) de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini Avec Francesca Cultica, Daria Deflorian, Monica Piseddu, Benno Steinegger et Antonio Tagliarini

Informations pratiques

- Théâtre de la Bastille
- 76 rue la Roquette - 75011 Paris. Tél. 01 43 57 42 14
- Du 23 au 31 octobre 2018



Ces « presque rien » qui font la vie

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini font du « Désert rouge », chef-d'œuvre d'Antonioni, la trame noire de leur spectacle

THÉÂTRE

Que ceux qui n'avouèrent jamais avoir douté d'eux lèvent la main. Et filent séance tenante au théâtre de la Bastille. *Quasi niente* est fait pour eux. Ils y découvriront ce qui se cache sous le tapis d'une réalité moins souriante qu'il n'y paraît. La conviction de n'être rien, ou presque rien, voilà l'essence de cette représentation. Ce sentiment n'est pas contagieux. Le confesser n'implique pas de s'anéantir et en prendre acte réactive cette valeur peu prisée qu'on appelle l'empathie.

Sur le plateau chichement investi d'une commode de bois clair, d'un fauteuil de Skai rouge, de trois chaises en plastique, d'une armoire désossée et d'un terne tulle gris, il n'est pas donc question de faire comme si tout allait pour le mieux dans un monde parfait. Bienvenue chez les antihéros du XXI^e siècle. Ils ont de 30 à 60 ans. La sensation de la défaite, le chagrin et la mélancolie n'épargnent aucun âge de la vie. Les cinq individus en place sur ce pauvre plateau ne sont pas à la mode dans le paysage actuel qui préfère les vainqueurs aux perdants. Pourtant, leur monde intérieur n'a rien d'un vide abyssal. Ce serait même plutôt l'inverse.

On connaît depuis 2015, date de leur apparition en France au Théâtre national de la Colline, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini. Ces artistes italiens n'enveloppent pas de paillettes les ma-

laises des sociétés modernes. S'ils font du théâtre, c'est pour libérer les taiseux du mutisme et donner un corps à ceux que laisse sur le carreau un libéralisme arrogant et prônant la feinte décontraction, même au plus fort de la dépression. Leurs spectacles se passent du ronflant des discours et font l'économie de décors tapageurs. Ils ne se préoccupent que de l'humain. Pour cette raison, les acteurs y sont très attachants.

Confidences tristes qui font rire

Quasi niente est une tribune dédiée à ceux pour qui rien ne va de soi. Le bonheur, l'inscription sereine dans le flux du quotidien, la relation à l'autre : que se passe-t-il quand tout en nous s'effrite ? En toile de fond plane l'ombre du film d'Antonioni *Le Désert rouge* (1964). Référence du cinéma de la Nouvelle Vague, il est la trame qui obsède les protagonistes. Avec lui surgit par intermittences la figure hagarde de Giuliana, une bourgeoise qui erre dans la plaine du Pô et se débat pour y voir clair. Incarnée à l'écran par Monica Vitti, cette femme à la dérive ne sait plus comment accorder son pas à la marche du réel : « *Il y a quelque chose d'épouvantable dans la réalité et je ne sais pas ce que c'est.* » Les mots prononcés par l'actrice sont cités textuellement par l'un des comédiens, mais chacun pourrait les reprendre à son compte.

Qu'est-ce que la réalité ? Ce qu'on nous donne à voir ou ce qui se dissimule derrière ce qu'on nous donne à voir ? Le spectacle, finement tricoté par les interprètes, lève le voile sur l'apparence. Plutôt que d'aller de la surface trompeuse vers le noyau obscur où loge la vérité, il part de ce noyau pour revenir vers la surface. Deux hommes, trois femmes nous racontent par petites touches pourquoi ils boitent, vacillent et sombrent. C'est « presque rien » (*quasi niente*). Ça prend la forme de confidences tristes qui font rire, de chansons dououreuses, d'un geste de danse qui avorte, de détails insignifiants et de souvenirs d'enfance obsédants. Autant de petites molécules insolubles qui font de nous des êtres vivants.

La représentation s'achève par la mue du décor. De pauvre, gris et nu, il se métamorphose en foyer chaleureux, avec photos de famille, livres entrouverts, plaid moelleux et tapis coloré. On dirait une image d'Épinal qui raconterait un monde parfait. Sauf que les acteurs ont disparu derrière le tulle opaque. Et que personne ne vit dans un monde parfait. ■

JOËLLE GAYOT

Quasi niente (presque rien). De Daria Deflorian et Antonio Tagliarini. Spectacle en italien surtitré en français. Festival d'automne. Jusqu'au 31 octobre au Théâtre de la Bastille.



ART ET CRÉATION

PLAN LARGE par [Antoine Guillot](#)

LE SAMEDI DE 14H00 À 15H00

Jia Zhang-ke : "Nous avons choisi Pingyao pour rappeler le lien entre le cinéma et la vie, entre la création et un lieu de mémoire"

20/10/2018

Recommandations de Plan Large

Le spectacle [Quasi niente \(Presque rien\)](#) d'après *Le Désert rouge* de Michelangelo Antonioni par Daria Deflorian et Antonio Tagliarini se joue du 23 au 31 octobre au Théâtre de la Bastille et le spectacle [Après la répétition](#) d'après Ingmar Bergman mis en scène par le collectif flamand tg STAN, se joue du 25 octobre au 14 novembre, relâche les 29, 30, 31 octobre et 5, 8 novembre au Théâtre de la Bastille.

Les5pièces.com – 24 octobre 2018

LES 5 PIÈCES

« Quasi Niente » de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini

Du 23 au 31 octobre 2018



**NOTRE AVIS : UNE RÉUSSITE
- SÉLECTION OCTOBRE 2018 -**

Chacun de leurs spectacles nous donne envie de manger des fusillis, d'apprendre l'italien et de nous taper l'intégrale du cinéma d'Antonioni à jeun et sans sous-titres. Cette fois encore, ça n'a pas loupé.

“

Je passe mon temps à m'interrompre moi-même. Un flipper.



La pièce en bref

Quasi Niente – librement inspiré du *Désert Rouge* d'Antonioni – pourrait se résumer à un passage de relais auto-analytique entre trois femmes et deux hommes pas franchement ravis par l'existence. Dit comme ça, on vient déjà de perdre la moitié de notre lectorat, si ce n'est plus. Mais patience. C'est après que ça se corse. Reprenons. A l'image de Giuliana, l'héroïne du film, aucun des personnages ne ressent que couic : amour, désir, compassion...

Rien de rien. Ici déquintuplée à travers une poignée de personnages à différentes étapes de leurs vies respectives, on assiste à la dissection en règles de la psychologie de Giugiu. Le pire étant qu'en dépit du bon sens, tout ça est très, très drôle.

Fluidité de l'italien aidant, nous voilà rendus à boire leurs discours comme un petit verre de Chianti. Difficile de ne pas s'identifier à l'un ou à l'autre – trentenaire névrosée, quarantenaire qui craint de ressembler à sa mère, quasi-sexagénaire n'en pouvant plus d'elle-même, deux hommes en pleine crise sentimentale et sexuelle... Ne reste plus qu'à se servir. Côté scénographie, on reste dans quelque chose d'extrêmement dépouillé, ce qui n'est pas pour nous déplaire. Sans doute l'un des spectacles les plus émouvants du Festival d'Automne.



Alicia Dorey
Co-fondateur
Spectatrice en chef



ON A AIMÉ

- Daría Deflorian, divine.
- Le texte, extrêmement drôle.



ON A MOINS AIMÉ

- Une volonté parfois artificielle de créer de belles images, pas franchement indispensables. Quelle idée de mettre tout le monde les quatre fers en l'air ?



AVEC QUI FAUT-IL Y ALLER ?

- Un dépressif (qui se soigne, sinon ça risque d'être un peu raide).
- Sa mère.

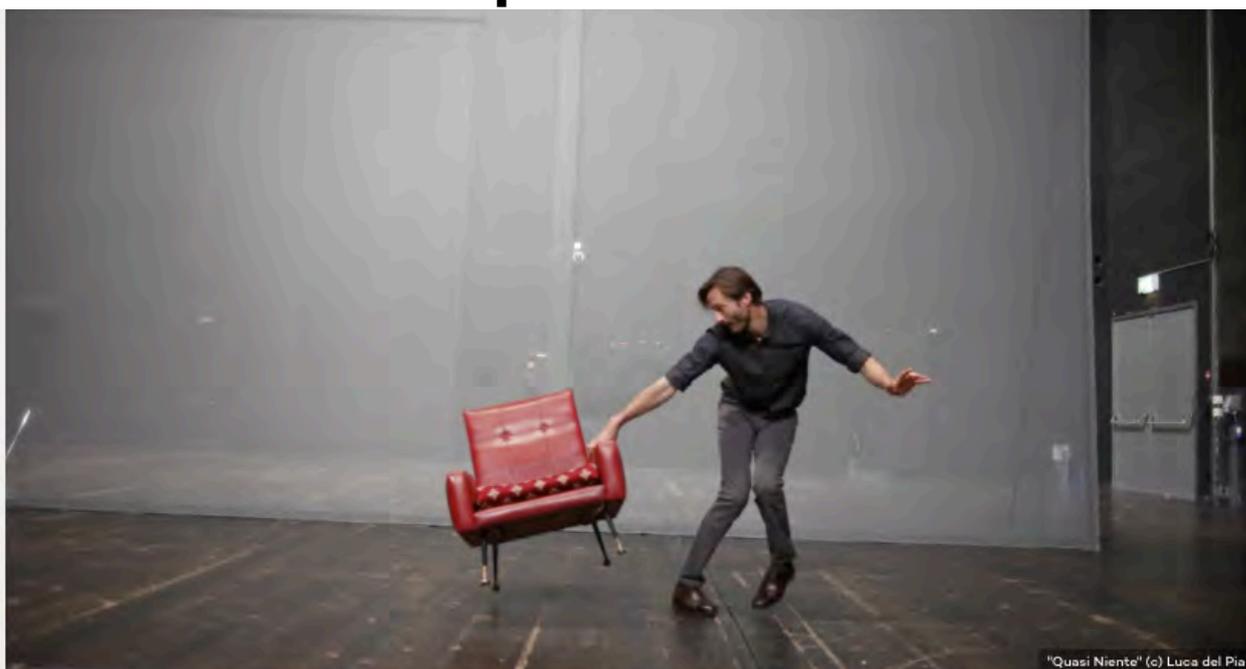


ALLEZ-Y SI VOUS AIMEZ

- Rafistoler des fauteuils.
- Entendre parler italien.
- Antonioni et la psychanalyse.

Lesinrocks.com - 24 octobre 2018

les Inrockuptibles



"Quasi Niente" (c) Luca del Pia

SCÈNES

Les 4 spectacles à ne surtout pas manquer cette semaine

24/10/18 17h58



PAR

Fabienne Arvers

Rubrique hebdomadaire du 24 au 30 octobre

***Quasi Niente (Presque rien)*, un projet de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini**

Ces deux-là n'aiment rien tant que de se pencher sur ces détails apparemment anodins, d'une importance ténue, pour en saisir le sel de l'humaine condition. On les a découverts au festival d'Automne ces dernières années avec *Reality*, qui partait de l'histoire d'une femme polonaise qui avait l'habitude de noter tous les faits de son existence dans des carnets, hissant le quotidien à la hauteur d'une épopée puis, avec *Nous partons pour ne plus vous donner de soucis* qui mettait en scène quatre retraitées grecques à l'heure de la dette, choisissant le suicide pour moins peser sur leurs descendants.



"Quasi Niente" (c) Luca del Pia

On les retrouve avec *Quasi Niente*, basé sur le film de Michelangelo Antonioni, *Le Désert rouge*, de 1964 (du 23 octobre au 31 octobre au théâtre de la Bastille, festival d'Automne à Paris). Où l'on suit la dérive mélancolique de Giuliana, interprétée par Monica Vitti. "*Giuliana, épouse et mère, traverse le désert – vraiment rouge dans l'une des séquences – de sa vie sans que personne ne puisse réellement la toucher, sans vraiment toucher personnes. (...) Si cette œuvre nous a touchés, c'est aussi parce que le film n'est pas son intrigue, et ceci trouve un écho en nous. Depuis toujours dans nos créations, nous sommes attirés par des figures marginales, humbles (ces lucioles physiques et de pensées si bien décrites par Georges Didi-Huberman), nous avons parlé de femmes au foyer et de retraitées, nous nous sommes décrits dans leurs chutes et leurs échecs.*"

Critique - Théâtre - Paris

Quasi niente

Mal-être à l'italienne

Par Noël TINAZZI

Publié le 24 octobre 2018

« Quasi niente » (Presque rien) un spectacle drôle et désespéré, inspiré d'Antonioni, sur l'inadaptation au monde par le duo d'italiens Daria Deflorian et Antonio Tagliarini.

Dans le cadre de sa série sur les rapports cinéma/théâtre conjointement au Festival d'automne, le Théâtre de la Bastille présente le couple Daria Deflorian et Antonio Tagliarini qui repassent par Paris où ils créent et interprètent une pièce sur « presque rien ». A savoir l'inadaptation au monde contemporain, l'aliénation, le mal être existentiel de personnages humbles, marginaux, décalés. Autant de problématiques déjà creusées dans deux précédents spectacles qui ont fait impression de ce côté-ci des Alpes, « Reality » et « Nous partons pour ne plus vous donner de soucis ».

Cette fois le projet s'appuie sur « Le Désert rouge » (1964), film d'Antonioni sur une femme mariée, Giuliana (incarnée par la sublime Monica Vitti) qui ne parvient pas à être en contact avec le monde. Ils sont cinq sur scène, trois femmes (dont Daria Deflorian, l'aînée qui se positionne elle-même comme « presque sexagénaire ») et deux hommes (dont Antonio Tagliarini) pour incarner les protagonistes du film en évitant les stéréotypes du triangle amoureux et tout réalisme aussi éloignés d'Antonioni que possible. Avec, au centre, la figure de Giuliana (incarnée tour à tour par les trois comédiennes dans les trois âges de la vie) et deux satellites qui gravitent autour, le mari et l'ami ce celui-ci, Corrado. Cinq acteurs pour trois personnages en quête de leur vérité perdue dans le processus d'adaptation au monde. Et cette question lancinante « Que faut-il regarder ? ».

Sur ces bases qui pourraient sembler sinistres, la pièce, en italien sur-titré, est constamment drôle, surprenante, avec des accès de violence, de rage, d'auto-mutilation, de tendresse, et quelques chansonnettes qui reviennent en leitmotiv. Un spectacle désespérément comique, comme seuls les italiens savent en faire.

Sceneweb.fr - 24 octobre 2018

sceneweb.fr

l'actualité du spectacle vivant

/ critique / Quasi niente, le mal de vivre en majesté

24 octobre 2018 / dans À la une, Théâtre / par Vincent Bouquet



Photo Claudia Pajewsk

Au Théâtre de la Bastille, le duo italien, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, s'inspire du « Désert rouge » de Michelangelo Antonioni pour construire un subtil ballet d'âmes errantes en proie au mal-être contemporain.

Du « *Désert rouge* » de **Michelangelo Antonioni**, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini n'ont pas cherché à recoudre la – maigre – trame narrative, à ressouder les fils de la vie de Giuliana, cette femme qui ne trouve ni place, ni sens, dans le monde qui l'entoure. Tout juste ont-ils voulu extraire son âme fêlée pour la réincarner dans les corps de trois femmes et deux hommes d'aujourd'hui, comme autant de trentenaire, quadragénaires, quinquagénaire et sexagénaire représentant de multiples tranches d'âge, mais surtout d'**un même mal de vivre contemporain**. Dans le film du réalisateur italien, le duo a bien compris que la langueur atmosphérique importait plus que l'histoire de triangle amoureux, pour le moins banale.

Au rythme du « *Domani* » de **Franco Fanigliulo**, bande son ironiquement guillerette du chef d'œuvre d'Antonioni, qui fait office de fil rouge bien plus que de substrat, c'est toute **une marge sociale** que les metteurs en scène habitués aux projets torturés – « *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* », « *Il Cielo non è un fondale* » – font passer **de l'ombre à la lumière**. Dans une société où l'injonction à la performance est devenue la norme, où chacun est vu comme le seul responsable de sa propre situation et de son propre malheur, où le sport à outrance et le sexe consumériste sont élevés au rang de remèdes miraculeux du moindre mal, les cinq personnages – en sont-ce vraiment ? – se livrent sur **un sujet tabou**, un gros mot désormais synonyme de faiblesse psychologique, **la dépression** qui, à des degrés divers, les étirent et les transperce de part en part.

Construite à partir de ce sujet peu abordé sur les plateaux, l'entreprise pourrait être geignarde, tourner à la plainte individuelle, voyeuriste et larmoyante. Elle est, au contraire, intensément humaine, paradoxalement lumineuse. Par des mots simples utilisés pour décrire une réalité complexe, Deflorian et Tagliarini appréhendent avec finesse et sensibilité ce magma noir qui embrume l'esprit et englue le corps, jusqu'à devenir parfois constitutif de soi. Loin de se complaire dans leur situation délicate, les personnages semblent se débattre pour ne pas disparaître. Se confier, danser, prouver son utilité, vouloir tout détruire pour se reconstruire, ailleurs, sont autant de portes de sortie esquissées, sans toujours avoir la force de les emprunter.

Dans une scénographie dépouillée, où quelques fauteuils, une commode et une armoire trônent, tels les vestiges d'une vie ancienne, les cinq comédiens, **Monica Piseddu** en tête, incarnent avec doigté ces âmes errantes sur le fil, aussi fières que sur le point de sombrer. Enrobés dans l'univers scénique de **Gianni Staropoli** qui, par un subtil jeu de lumières, leur donne une allure quasi ectoplasmique, en même temps qu'une grâce à l'italienne, ils jouent avec la prestance de ceux qui sont enrichis d'avoir trop vécu. **Chez Deflorian et Tagliarini, le « Presque rien » devient un tout, essentiel, ce mince fil qui raccroche à la vie et empêche de s'abîmer dans un gouffre sans fond.**

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

QUASI NIENTE, LE TRISTE EST BEAU CHEZ DARIA DEFLORIAN ET ANTONIO TAGLIARINI

24 octobre 2018 Par
Amélie Blaustein Niddam

Le duo de metteurs en scène et comédiens italiens revient au Festival d'Automne avec une adaptation très libre du Désert rouge d'Antonioni,



Francesca Cuttica, Daria Deflorian, Monica Piseddu, Benno Steinegger et Antonio Tagliarini entrent en scène un par un, derrière un filtre transparent. Il y a en avant scène un vieux fauteuil rouge, presque un divan de psy tant il est profond. Tour à tour, il vont s'y asseoir, prendre la place de l'autre et raconter leurs vies au bord de la chute.

Ils ont 40 ans, presque 60 et rien ne va. Rien de grave en fait juste la prise de conscience que c'est déjà fini que c'est déjà trop tard et que tout cela, n'est compréhensible qu'en le vivant.

Le génie de Deflorian et Tagliarini est de mettre une sérieuse dose d'humour dans ces récits dépressifs. La catharsis est parfaite, il n'y a rien de tel que de voir des gens au fond du trou pour se sentir remonter à la surface.

Le jeu est lent et absolument chic. Nous sommes hors du temps, entre aujourd'hui et 1964. La bande son celle du film, une bluettes au cœur guitare électrique spaghetti et les chansons sont rétros à souhait. Car on chante ici, et juste, mais de façon triste bien sûr. Contrairement à la bande son qui elle est tirée du *Désert rouge*, les titres chantés par « La trentenaire » Francesca Cuttica sont d'elle et de Leonardo Cabiddu qui lui officie en régie pendant la pièce.

Quel est le lien entre *Le désert rouge* est *Quasi Niente* ? Cette idée que la mélancolie, grave maladie au nom joli est universelle. Mais aussi, la disposition des corps, debout comme vissés au plateau et la brume qui sera la clé de tout le spectacle.



Quasi Niente, Le Rien À L'œuvre

by artichaut



Après des passages remarquables à La Colline et à l'Odéon, Antonio Tagliarini et Daria Deflorian reviennent à Paris avec *Quasi Niente*, cette fois-ci accueillis par le Théâtre de la Bastille avec le Festival d'Automne à Paris. Empreint d'une esthétique du dépouillement, *Quasi Niente* est un écrin de douceur, qui touche dans son évocation délicate de la banalité mais se rend parfois un peu aride et peine à nous saisir tout au long de cette heure et demie.



Inspiré du Désert Rouge d'Antonioni, on retrouve dans Quasi Niente l'esprit de Monica Vitti, qui, habitée par une insondable mélancolie qui penche vers la dépression, offre une perspective décalée sur le monde. Comme écartés du récit que le monde impose, les cinq protagonistes qui se présentent à nous sur scène semblent subir la banalité du quotidien, comme un gouffre d'incompréhension, une solitude au cœur de laquelle ils peinent à se mouvoir à tous les âges de la vie. Extraits de texte, confidences, chansons interprétées par Francesca Cuttica, on suit ces personnages simplement définis par quelques caractéristiques dans ces mots qui tentent de décrire ces obsessions, ces petits riens qui les mettent face au vide.

La scénographie, toute en sobriété, mute pour reconstruire la réalité comme un écran au cœur de laquelle les vérités individuelles ne concordent pas forcément, comme une construction artificielle dans laquelle on ne se reconnaît pas toujours. Derrière cet écran, derrière un tulle, un projecteur éclaire une dernière fois ces solitudes en décalage du monde. Parfois étonnant, subtil, à la fois drôle et émouvant (le début du spectacle avec la sexagénaire et la quadragénaire respectivement interprétées par Daria Deflorian et Monica Piseddu est particulièrement cocasse), Quasi Niente explore les petites choses qui nous mettent à la marge et le font sans artifice aucun, il n'y a ici qu'un art du dévoilement et une mise en perspective des artifices. Seulement cette sobriété se fait parfois aridité et peine à soutenir notre attention durant tous ces moments qui ont pourtant tous leur importance et leur particularité, si bien que l'on passe parfois à côté de ce qui se dit. Mais la tentative est si sincère que l'on ne peut s'empêcher d'avoir envie de voir ce que les deux comparses italiens trament pour leur prochaine venue en France.

Bertrand Brie

Lebruitduofftribune.com – 25 octobre 2018

LE BRUITDUOFF TRIBUNE

LES SCENES ACTUELLES SANS TABOU NI TROMPETTES

FESTIVAL D'AUTOMNE : « QUASI NIENTE », NOS CERTITUDES QUI BASCULENT



CRITIQUE. « Quasi niente (presque rien) » – Daria Deflorian et Antonio Tagliarini – du 23 au 31 octobre au Théâtre de la Bastille dans le cadre du Festival d'Automne.

Déjà présents au Festival d'Automne en 2015 avec *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni*, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini reviennent avec force cette année au Théâtre de la Bastille. *Désert rouge*, petit bijou cinématographique de Michelangelo Antonioni est le point de départ de recherche artistique du duo italien. Auteurs, metteurs en scène, comédiens et performeurs, Daria Deforian et Antonio Tagliarni collaborent depuis 2008. Leur travail mêle arts contemporains et questionnements philosophique, sociologique et politique.

L'origine de ce projet remonte à la création de la pièce *Il Cielo non è un fondale* en 2015. En pleine recherche sur la question du rapport entre figure et paysage, Delforlan et Tagliarini visionnent une nouvelle fois *Le désert rouge*. De là, surgissent émotions et réflexions : suffisamment de pistes d'analyse et de sensibilités convoquées pour en faire le matériau de leur prochaine création. Le duo italien ne fait pas une adaptation théâtrale de ce chef d'oeuvre cinématographique (et heureusement, car bonne chance pour s'attaquer à un film d'anthologie comme celui-ci !), mais l'utilise comme source d'inspiration pour créer leur propre objet artistique. Et Giuliana – une jeune femme belle et mystérieuse en quête désespérée de vérité dans le monde industriel d'après-guerre en Italie – interprétée de manière virtuose par Monica Vitti sera leur muse.

Pour dépeindre une anti-réalité, ce n'est pas le trio – mari, amant et femme – qui est joué sur scène, mais cinq personnages incarnant les diverses obsessions et angoisses de Giuliana. Cinq personnages se regardent, se croisent, partagent leur solitude, mais personne ne se touche. Comme si ces fantômes en quête de sens ne pouvaient se matérialiser dans ce monde réel atrophié. Les objets sur scène leur permettent de s'ancrer et de s'y perdre. Ouvrir le tiroir d'une vieille armoire et crier pour se décharger. Frapper sa tête contre le mur pour oublier. Gratter frénétiquement la planche de bois et espérer que la folie puisse s'y échapper. Ces personnages au bord de la folie (comme nous tous, au fond) offrent au public des moments de vulnérabilité et de sincérité. Sont-ils fous ou le monde est-il fou ? Notre esprit vagabonde d'un personnage à l'autre, traversé par de multiples émotions et identifications. « *Il y a quelque chose de terrible dans la réalité et moi je ne sais pas ce que c'est* » nous confie Giuliana. Le monde aliéné des années 60 que dépeint Antonioni prend tout à fait sens dans notre monde actuel.



Blogs.mediapart.com – 25 octobre 2018

MEDIAPART

JEU. 25 OCT. 2018 – ÉDITION DU MATIN

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini ce n'est pas rien

25 OCT. 2018 | PAR [JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#) | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Travaillant ensemble depuis dix ans, les Italiens Daria Deflorian et Antonio Tagliarini fraient une voie où le théâtre avance sur un étroit sentier au bord du précipice de la vie et inversement. La preuve par « Quasi niente », un presque rien qui est tout.



Scène qui ouvre "Quasi niente" © Luce del Pia

« Comme tout serait facile si on était dans un théâtre avec une trame, une de ces trames qui portent l'histoire » dit la Quadragénaire en regardant le public du théâtre, présentement celui du théâtre de la Bastille. Tout le travail de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini qui ont élaboré et signent *Quasi niente* (Presque rien) est fondé sur cette façon de biaiser avec le théâtre tout en baisant avec lui.

Génération et miroir

Pas de pièce avec scènes et actes, pas d'intrigue, pas d'histoires qui finissent bien ou mal, pas de personnages à part entière, pas de témoignages brut de décoffrage, pas d'émigrés, de sans papiers, de SDF, d'ouvrières et ouvriers ayant perdu leur emploi venus en chair et en os sur scène raconter leur lutte, pas de théâtre militant, post-moderne ou prétendument documentaire, pas de théâtre participatif. Rien de tout cela. Du théâtre dans le plus simple appareil qui soit, comme à l'état naissant. Les uns sont devant dans la lumière, sur une scène, les autres, dans l'ombre, les regardent comme au premier jour.

Une façon de jouer sans jouer tout en jouant et en s'en jouant. Un brouillage infime entre la vie et le jeu (le jeu de la vie et la vie du jeu aussi bien) sous la haute présidence dramaturgique de l'intime et des petits rien de la vie. Parler d'un(e) autre comme parler de soi et inversement, être sur un plateau devant un public comme on est face à un miroir. C'est tout cela qui irrigue *Quasi niente* plus encore que dans leurs précédents spectacles (lire [ici](#)).

On se souvient que Flaubert voulait faire un livre sur rien. Le spectacle des deux italiens, inséparables depuis une dizaine d'années, n'est pas un spectacle sur presque rien, mais une approche des presque rien de nos vies à travers cinq moments de l'existence (à chaque actrice et acteur le sien), par ordre d'apparition : La Quadragénaire, La Sexagénaire, La Trentenaire, Le Quinquagénaire, Le Quadragénaire. Trois femmes, deux hommes. Un ensemble probablement représentatif du public qui vient voir les spectacles de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini en Italie ou en France. Chacun des cinq étant peu pou prou, aux delà de ses traits propres, la vox populi de sa génération. Tôt ou tard, chaque spectateur, toutes générations confondues, se retrouve on se reconnaît dans tel ou tel propos de *Quasi niente*.

"Je n'ai pas les mots"

« Il est même difficile de dire juste ceci... » commence la Quadragénaire, en le disant, justement, comme elle dira : « Je n'ai pas les mots, ne les ai jamais eu », en ayant les mots pour le dire. L'actrice Monica Pisseuse accompagne de façon sidérante ce personnage empêché. Chacun d'entre eux q recours à un dérivatif un tant soit peu théâtral, pour elle un fauteuil rouge qu'elle dit avoir trouvé et où plusieurs iront s'asseoir comme sur le fauteuil d'un dentiste ou d'un psychothérapeute : pour ouvrir la bouche ou bien y poser une delmi-fesse pour fredonner sa vie..

La Sexagénaire (Daria Deflorian) a des problèmes de son âge : cholestérol, tension et gym en lieu et place du sexe des décennies précédentes, ceci assorti d'un refuge exutoire dans une parole volubile. Le Quinquagénaire (Antonio Tagliarini) baise des hommes qu'il voudrait plus affectueux et aime faire le pitre devant les autres pour se dire qu'il ne fait pas son âge. La Trentenaire (Francesca Cuttica) botte joliment en touche en préférant chanter des chansons tristes à pleurer de sa composition. Le Quadragénaire (Benno Steinegger) se dit , lui, « le plus antononien de tous ».

Antonioni est en effet là, en filigrane. Le spectacle est présenté comme étant « librement inspiré du film *Il deserto rosso* de Michelangelo Antonioni ». A un moment ou à un autre chacun fait référence au *Le désert rouge* où Monica Vitti, troublante et flippée comme jamais, était et reste inoubliable. Les cinq n'évoquent pas les acteurs du film mais leurs personnages : Giuliana, son mari et Corrado, l'homme de passage. Ce film qui rassemble sur scène cinq solitudes a été à la source du spectacle. Il en est le moteur initial mais, au final, il devient, ponctuellement, un élément perturbateur pour le spectateur. Soit ce dernier ne connaît pas le film et il perd le sel de certaines répliques. Soit il s'en souvient et alors les paysages industriels, le fumées, les scènes confinées du film reviennent sous la rétine et ne font pas forcément bon ménage avec ce qui se passe sur la scène. Cependant cette dernière, magnétisme du présent, a heureusement le dernier mot.

Car s'ils leur arrivent de se souvenir du film, c'est nous qu'ils regardent, c'est à nous qu'ils s'adressent. Et, à la fin des fins, on ne demande si ce n'est pas de nous qu'ils parlent en parlant d'eux. Enfin presque. « Qu'est-ce que tu me racontes ? Qu'est ce que je me raconte. » Ce sont les derniers mots de *Quasi Niente*, dits, comme les premiers par la Quadragnéaire.

En reprenant le métro, songeant aux fils qui relient cette aventure à d'autres à venir cette saison sur la scène du théâtre de la Bastille (prochainement Tiago Rodriguez, David Geselson), je tombe sur une affiche d'une association caritative dont le slogan est : « On a tous un rôle jouer ». Dans un couloir, je venais de m'attarder sur l'affiche d'une exposition de photos qui vient de commencer au Jeu de paume titrée : « politique du visible ». Je me suis dit que le spectacle *Quasi niente* faisait, à sa manière, la navette entre ces deux phrases.

Théâtre de la Bastille dans le cadre du Festival d'automne, à 20h, sf les 25 et 26 oct à 21h, dim 28 à 16h, relâche le sam 27, jusqu'au 31 octobre. A la Filature de Mulhouse les 9 et 10 janvier, au Théâtre Garonne de Toulouse du 20 au 23 mars 2019

(ceci n'est) Pas une critique

Quasi Niente (Daria Deflorian et Antonio Tagliarini / Théâtre de la Bastille / Festival d'Automne à Paris)

25 OCTOBRE 2018 • Publié dans FESTIVAL, PARIS, THÉÂTRE • Tagué ANTONIO TAGLIARINI, BENNO
STEINEGGER, DARIA DEFLORIAN, FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS, FRANCESCA CUTTICA,
MICHAELANGELO ANTONIONI, MONICA PISEDDU, THÉÂTRE DE LA BASTILLE



(de quoi ça parle en vrai)

« (...) Daria Deflorian et Antonio Tagliarini s'emparent de l'un des films cultes de Michelangelo Antonioni, *Le Désert rouge*. Dans celui-ci, Monica Vitti est Giuliana, une femme qui ne parvient plus, dépression ou mélancolie, à entrer en relation avec le monde... » Laure Dautzenberg (source : [ici](#))



Photos Claudia Pajewski

Devant nous, cinq acteurs, presque en quête d'auteur. Des personnages qui ne dialoguent pratiquement pas entre eux, mais tous en écoute. Nous aussi, nous les écoutons. Ils se livrent, nous restons attentifs. Cinq individus qui ne respirent pas la joie de vivre, c'est le cas de le dire. Mais il y a toujours **une certaine légèreté**, quelque chose de suspendu (j'aime bien ce mot). On fait comment pour s'en sortir ? On parle, on chante, on danse, on se défoule, on fait du sport ? On parle, oui.

« Si seulement je pouvais libérer de l'espace en moi, pour écouter les autres. »

Le talent du duo italien est de ne pas nous déprimer. Leur talent est de ne pas nous perdre, malgré **une lenteur**, malgré **l'absence d'histoire**, complètement assumées. Ceci n'est pas l'adaptation du film. On cite l'incroyable Monica Vitti, l'actrice du film, mais Monica Piseddu (la dame sur la photo de couverture) est toute aussi fascinante. On est un peu sur un nuage, on ne voit pas le temps passer. Tous les acteurs tiennent leur rôle avec **précision et délicatesse**, les chansons interprétées par Francesca Cuttica y sont également pour quelque chose.

Il suffit parfois de pas grand chose pour être emporté.

(une autre histoire)

« Je ne suis pas assise au fond du fauteuil. Ma mère était toujours au bord, prête à bondir pour servir ses convives. Je ne reçois personne chez moi. J'ai pris cette habitude-là, parce qu'un professeur de théâtre m'a dit d'être toujours sur le qui-vive. Je suis une femme obéissante. Chez la psy, aussi, je reste sur le bord de la chaise. J'ai toujours pensé que je serais allongée, mais non.

Je lui dis : « Mais je ne suis pas guérie et je ne guérirai jamais. »

Elle me dit : « La séance est terminée. Avez-vous réfléchi ? »

Je lui dis : « Je n'arrête pas de réfléchir. »

Elle me dit : « Vous voulez venir combien de fois ici ? »

Je lui dis : « Une fois par semaine, ça serait bien... »

Je compte mentalement mon argent dans ma tête. Une fois, oui. Si je ne me réabonne pas à mon cours de sport, ça ira.

Elle me dit : « J'avais plutôt pensé deux fois par semaine. »

Je pense : « Je devais prendre la décision. Si elle ne va pas dans mon sens, c'est que je ne vais définitivement pas bien. »

Je ne suis pas retournée chez ma psy. »

vu le mardi 23 octobre 2018 au Théâtre de la Bastille

prix de ma place : 13€/mois (pass Bastille)

Textes (sauf mention contraire) : Axel Ito



Tour à tour, les actrices s'emparent du personnage joué par Monica Vitti dans le film de Michelangelo Antonioni, sorti en 1964. PHOTO CLAUDIA PAJEWSKI

«Quasi niente», trois visages d'un même spleen

Les metteurs en scène italiens Daria Deflorian et Antonio Tagliarini montrent l'héroïne dépressive du «Desert rouge» d'Antonioni à divers âges de sa vie, incarnés par trois comédiennes.

On peut avoir tout oublié d'un film mais se souvenir de la distance entre les personnages et être resté sensible à la chorégraphie de leurs déplacements comme à leur élégance. On peut être incapable de narrer son histoire, ne plus du tout savoir de quoi il retourne, mais avoir gardé trace de ce qui ne se laisse pas nommer. Le *Quasi niente* (presque rien) des Italiens

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini s'inspire ainsi de la substance du film *le Desert rouge* de Michelangelo Antonioni pour une libre adaptation sur un fil. Il n'y a pas de Monica Vitti ici, mais trois femmes de générations différentes – la même à plusieurs âges de sa vie, sans que cela ne soit appuyé ou franchement énoncé – qui évoquent l'actrice et son rôle, se projetent en elles, et tentent de dire leur difficulté d'être.

Drôlerie. Les deux hommes sont au second plan, plus inconsistants même quand rien ne leur interdit de prendre le plateau. Est-ce dû à la puissance des trois comédiennes – Francesca Cuttica, Monica Piseddu, Daria Deflorian – ou à une intention? On se souvient alors que l'un des derniers films d'Antonioni, qui aurait pu être le titre gé-

nérique d'une partie de son œuvre, s'appelle *Identifikation d'une femme*. Un rectangle gris en tulle tamise les silhouettes lorsque les cinq acteurs apparaissent sur le fond du plateau un à un, tandis que les spectateurs s'installent. Puis, vite, sur le devant, un fauteuil en cuir rouge, trouvé dans la rue. Le genre de meuble qui vous suit toute une vie, de déménagement en déménagement. Une armoire sans porte. Une commode à multiples tiroirs. Un minuscule transistor à l'avant-scène d'où émerge une ritournelle basse. Voilà pour le décor, qui suffit à donner les couleurs d'une existence quand tout le reste a été balancé. La sexagénaire (Daria Deflorian, qui cosigne la mise en scène) se lance. Elle n'a pas les mots, elle ne les a jamais eus, ils s'arrêtent derrière ses



lèvres. Elle n'a jamais pris place dans sa propre vie. Mais elle a ce fauteuil, sur lequel elle vient s'asseoir. Le talent de l'actrice est d'insuffler de la vitalité et de la drôlerie à des propos qui pourraient mourir d'atonie. Cependant, pourquoi devrait-on sauter de joie lorsqu'à chaque réveil on se demande s'il vaut mieux commencer par s'étirer ou chauffer un verre d'eau tiède conseillé par le médecin? «*Les gens pensent que la gymnastique règle tous les problèmes. «Ça ne va pas? Fais un peu d'exercice. Achète-toi au moins un petit tapis.» Avant, on pensait que c'était le sexe qui réglait tous les problèmes.*» Rire de la salle dont le public s'adonne sans doute à cette croyance.

La cadette s'avance et lui demande frontalement si elle peut prendre sa place. C'est le rôle des cadettes, même lorsqu'elles sont une partie de soi, à la manière d'une poupée russe.

Souplesse. Ce qui frappe est l'écoute active des partenaires immobiles, constamment sur le plateau, leur ultraprésence discrète. La solitude est peuplée et la non-communication, un genre de leurre. Finalement, on est toujours écouté. Il y a de la délicatesse dans les teintes des costumes qui déclinent l'automne de chaque vie, et dans la synchronisation des gestes qui ne miment pas le réalisme mais la souplesse d'un pas de danse.

Parfois, les paroles de la plus jeune mutent en chanson dans une transition si imperceptible qu'on ne s'en aperçoit d'abord pas. Du playback? Erreur. Les musiciens qui l'accompagnent sont en coulisse, et c'est bien l'actrice Francesca Cuttica qui chante ici et maintenant, dans ce spectacle, ode au non-virtuel, bien que nombre de fantômes surgissent.

ANNE DIATKINE

QUASI NIENTE de DARIA DEFLORIAN et ANTONIO TAGLIARINI d'après Michelangelo Antonioni. Théâtre de la Bastille, 75011. Jusqu'au 31 octobre. Dans le cadre du festival d'Automne à Paris.

Quasi niente

(d'après *Il deserto rosso* de Michelangelo Antonioni) - Mise en scène de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini - Théâtre de la Bastille - Du 23 octobre au 31 octobre 2018



L'adaptation très libre du *Désert rouge* (1964) d'Antonioni part, nous semble-t-il du moins, de l'idée très originale et passionnante de mettre en scène la question de la « Giulianité » (du nom du personnage principal du film-référence, incarné, on ne peut l'oublier, par Monica Vitti). La *giulianité* pour l'ère post-industrielle, c'est un peu l'équivalent du *bovarysme* du milieu du XIXème siècle. C'est parce que Giuliana est une figure plus qu'un personnage, qu'elle est distribuée en autant d'avatars anonymes à la façon d'une enquête sociologique : la trentenaire (Francesca Cuttica, qui prend aussi en charge les parties chantées), la sexagénaire (enfin quasi-sexagénaire comme elle dit : Daria Deflorian, co-reponsable du projet), la quadragénaire (Monica Piseddu, qui ouvre le spectacle et semble la plus proche, même physiquement, de la Giuliana du film), le quadragénaire (un homme donc, un peu perdu et trop stylisé : Benno Steinegger) et enfin le quinquagénaire (un autre homme : Antonio Tagliarini, co-reponsable du projet). Le dispositif qui fait fi de toute identification primaire (la distanciation est actée par les allusions au film et à l'actrice principale) mêle ainsi genres et générations pour mieux se

départir de l'idée d'une adaptation servile et inutile (le film existe, après tout, et il n'a nul besoin d'un *digest* pour esprit paresseux) ; pour éviter tout psychologisme (la crise de la quarantaine, du couple *etc.*), voire pathologisme (névrose, hystérie, asthénie, dépression *etc.*). Dans une perspective critique donc plus que clinique, le spectacle interroge (avec beaucoup d'esprit du reste, c'est à signaler) la question de l'homme en trop - ou de l'homme en moins c'est tout comme : cette idée d'une aliénation qui est devenue condition, cette idée qu'il n'y a pas seulement à vivre mais bien plus à être un être vivant compétent, plastique et adaptable, sur fond de darwinisme dévoyé. De fait, en scrutant tous ces « presque riens » (les *quasi niente*) de la vie, les figures de Giuliana (jeune, mûre, âgée, homme, homo même) font à leurs dépens leur bilan de compétences. Et comme chez Beckett, mais dans un autre registre, plus égotiste bien sûr, on rit avec bienveillance de ces *alter ego* qui se présentent, se croient, se disent, se pensent comme des inadaptés, pourtant bien installés. Le spectacle qui ne cite pas Mark Fisher innocemment montre la part d'auto-suggestion dans cette introspection : on ne naît pas Giuliana, on de le devient, à force de ces petits riens qui instillent le doute, goutte à goutte. Dans ce spectacle, sensible sans sensiblerie, critique sans nostalgie, on n'en a jamais fini de se justifier ; on parle beaucoup mais on ne dit rien tant la parole n'a plus de prise sur ce qui se passe, sur ce qui passe et laisse au bord du chemin ceux qui comme ces multiples figures de la Giuliana cherchent à voir clair, sans ne savoir où regarder, ni comment.



THÉÂTRE
DE LA BASTILLE
QUASI NIENTE
PRÉSENTÉ PAR
DARIA DEFLORIAN
ANTONIO
TAGLIARINI

Projet de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini librement inspiré d'un film de Michelangelo Antonioni, avec Francesca Cuttica, Daria Deflorian, Monica Piseddu, Benno Steinegger et Antonio Tagliarini.

Les spectateurs qui ont découvert le duo Daria Deflorian-Antonio Tagliarini lors de l'édition 2014 des Chantiers d'Europe pour laquelle il présentait "Reality" et "Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni" seront ravis de le retrouver avec la singulière proposition que constitue leur millésime 2018 intitulé "Quasi niente".

En effet, présentée comme un "projet librement inspiré du film "Le Désert rouge" de Michelangelo Antonioni" réalisé en 1964, elle n'en constitue pas une adaptation, même si certaines scènes et personnages sont évoqués sur scène et la déclinaison de quelques éléments scénographiques que seuls les spectateurs cinéphiles détecteront. Est retenue la thématique de la dépression, que Antonioni traite à travers le personnage central comme une inadaptation à la modernité du monde.

De surcroît, elle ne ressort pas à la partition dramatique au sens conventionnel du terme car, essentiellement composée de monologues, elle use des codes théâtraux développés par les dramaturges du Nouveau Roman, à savoir l'absence d'ancrage spatio-temporel, de situation, d'intrigue et de personnage et le rejet tant du réalisme que du psychologisme.

En l'occurrence, de derrière un voile de tulle gris, émergent des archétypes générationnels - une trentenaire (Francesca Cuttica), des quadragénaires (Monica Piseddu et Benno Steinegger), un quinquagénaire (Antonio Tagliarini) et une sexagénaire (Daria Deflorian) - dont le point commun tient à leur état dépressif, à des stades d'évolution, de gravité et de compensation ou somatisation différents - qui de la chanson interprétée par Francesca Cuttica à la voix troublante chanteuse du groupe rock WOW, de l'hypocondrie ou de la tentation suicidaire - qui sont des "empêchés".

Alternativement et de manière imbriquée sans toutefois d'interaction dialogique, chacun évoque cet empêchement de l'être, du faire et du dire résultant d'un décrochage du principe de réalité et d'une incapacité à être au monde qu'il attribue à un manque de "force" l'enfermant non dans l'irréalité mais une aréalité dommageable.

Et si le "quasi niente" résonne avec le "presque rien" - l'espace temps qui crée la rupture ontologique - du philosophe Wladimir Yankélévitch, la lecture sur scène d'un extrait d'article de son homologue britannique Mark Fisher, dépressif suicidé, auteur de "Ghosts of My Life : Writings on Depression, Hauntology and Lost Futures", précise le champ réflexif sur le désenchantement, l'apathie et la dépression comme question politique.

Ce travail collectif s'avère impressionnant tant par sa pertinence pour traduire l'accablement qui atteint plus spécifiquement la fameuse Génération X que par sa cohérence et son unité de ton, instillé de quelques percutants traits d'humour.

**Le Canard
enchaîné**

Pays : FR
Périodicité : Hebdomadaire



Date : 31 octobre 2018
Page de l'article : p.7
Journaliste : M. P.

Quasi niente (Presque rien)

LES DUETTISTES italiens Daria Deflorian et Antonio Tagliarini se sont emparés du film « Le désert rouge » (1964), d'Antonioni. Résultat ? Pas une adaptation théâtrale mais l'essence du film métaphysique : une femme n'arrive pas à s'adapter à un monde déshumanisant.

Sur le plateau quasi vide, trois femmes et deux hommes,

de la trentaine à la « presque » soixantaine. Ils se relaient à tour de rôle, partagent leurs blessures les plus intimes, leur sentiment de ne pas être à leur place. A un moment, ils se sont identifiés à Giuliana, l'héroïne à la dérive (Monica Vitti dans le film). Giuliana, c'est un peu eux.

Si certains cherchent du réconfort dans un vieux fauteuil ou une armoire déglinguée, dans les souvenirs, la trente-

naire (Francesca Cuttica) s'oublie dans les chansons désespérément tristes qu'elle interprète. Nous, on est touchés, et on rit aussi. Tout au long du spectacle (en italien), les comédiens nous mènent au bord du gouffre avec cet humour dont ils ont le secret.

C'est qu'ils sont bigrement ritalentueux !

M. P.

● Au Théâtre de la Bastille, à Paris. Puis en tournée.

Ubu.apite.org – 31 octobre 2018

UBU

Scènes d'Europe
European stages



© Claudia Pajewski *Quasi Niente (Presque rien)* de Darian Deflorian et Antonio Tagliarini

Quasi Niente (Presque rien)

« La tache rouge »

Par Chantal Boiron

Pour dire le mal d'être, une souffrance que les autres ne voient pas toujours (ou ne veulent pas voir), Daria Deflorian et Antonio Tagliarini sont allés chercher du côté d'un des grands maîtres du cinéma italien, Michelangelo Antonioni

En 1964, Michelangelo Antonioni tourne *Il Deserto rosso (Le Désert rouge)*, son premier film en couleur, avec son actrice fétiche, la sublime Monica Vitti. Que se passe-t-il dans ce film qui a marqué le cinéma des années soixante ? Pas grand chose. On suit l'errance de Giuliana (Monica Vitti) dans une ville portuaire du Nord de l'Italie, alors en plein boum économique. Les premières images sont celles d'une Fiat qui roule le long d'une raffinerie de pétrole. Sur une banderole accrochée à la voiture, on lit : GRÈVE. Giuliana marche, avec son fils, dans un paysage de marécages triste et hostile, dominé par les hauts tuyaux de la raffinerie qui rejettent des fumées jaunes et toxiques. Antonioni filme longuement ce monde industriel, affairé et bruyant, un monde masculin où Giuliana ne trouve pas sa place.

Mariée à un riche industriel, mère d'un petit garçon, cette femme belle, qui semble avoir tout pour elle, « ne va pas tout à fait bien ». Un rien l'angoisse : le jouet mécanique de son fils qui se met en marche en pleine nuit. Sa température qui, pourtant, ne dépasse pas les 37,5°. Pour Ugo, son mari, Giuliana « n'est plus toujours tout à fait bien » à cause d'un banal accident de voiture : un choc psychologique suivi d'un mois d'hôpital. Il faudra que Giuliana rencontre Corrado, que leurs regards se croisent pour qu'elle ose parler. À Corrado, elle avoue la vérité : l'accident de voiture, c'est une tentative de suicide qu'elle a cachée à son mari.

Antonioni utilise la couleur à la manière d'un peintre impressionniste. Alors que les gris et les bleus dominent, on retrouve une tache rouge dans chaque plan du film. Cela peut être le mur d'une cabane de pêcheurs, le bastingage ou la voile d'un bateau... Parfois, ce n'est qu'une toute petite tache rouge et il faut regarder très attentivement l'image pour la voir. Ce rouge, qui revient dans comme un leitmotiv, c'est comme une blessure indicible.



© Claudia Pajewski *Quasi Niente (Presque rien)* de Darian Deflorian et Antonio Tagliarini

« *Pas tout à fait bien* », voilà ce que ressentent aussi les personnages de *Quasi Niente*. On ne les voit pas déambuler, marcher, courir sans but apparent comme le fait Giuliana. Mais ils traversent le même désert affectif. Daria Deflorian et Antonio Tagliarini ont créé sur scène un espace vide. Dans cet espace vide, il y a quelques vieux meubles de famille (une commode, une armoire) et un fauteuil rouge : une tache rouge qui s'impose immédiatement à notre regard. Puis, on voit les cinq acteurs de l'autre côté d'un voile transparent, comme on devine les personnages d'Antonioni dans la brume qui recouvre la zone portuaire. On entend un air de musique, une petite ritournelle qui provient d'un transistor posé sur scène. C'est la petite musique que l'on entend lorsque Giuliana, Ugo et leurs amis font la fête dans la cabane de pêcheurs : une petite musique lancinante, un tantinet agaçante.

Les personnages entrent tour à tour sur scène. Ils s'adressent à nous, spectateurs. Le public est pris en compte dans l'écriture du texte comme dans le jeu des comédiens. D'abord, c'est La Quadragénaire (Monica Piseddu) qui nous explique que le fauteuil lui appartient. Puis, La Sexagénaire anxieuse (Daria Deflorian) : elle s'assoit dans le fauteuil rouge comme on s'allonge sur le divan d'un psychanalyste. Elle cause beaucoup. Elle parle de Giuliana avec qui elle s'identifie. La troisième, c'est La Trentenaire (Francesca Cuttica), une jeune femme qui a vu, revu *Le Désert rouge* dans le fauteuil rouge d'un cinéma. Elle chante merveilleusement, comme la jeune fille qui apparaît dans l'histoire que Giuliana raconte à son fils pour l'endormir. Les trois femmes sont une seule et même femme à trois âges de la vie. Il y a encore deux hommes : Le Quadragénaire (Benno Steinegger), « le plus antonionien de tous » se dit proche de Corrado. L'autre (Antonio Tagliarini) se présente comme un Quinquagénaire « qui cache sa nervosité en faisant le sympa ».

À la différence de Giuliana, tous parlent beaucoup. Ils parlent d'eux, des petites choses de la vie où il suffit d'un rien pour que tout déraile.

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini n'ont pas cherché à faire une adaptation théâtrale du film d'Antonioni. Ils le citent. Ils s'en inspirent. Ainsi, dans la construction de la pièce, c'est la même discontinuité : il n'y a pas de lien chronologique entre les scènes. De fait, ils procèdent avec le film exactement comme Antonioni le fait avec la couleur rouge : par petites touches subtiles, imperceptibles. Et si l'on n'y prête pas attention, on ne le remarque pas. Par exemple : les bruits incongrus que font les meubles (la commode, l'armoire) évoquent les bruits inquiétants que l'on entend dans l'usine ou sur le cargo. Et, comme dans *Le Désert rouge*, il ne se passe rien ou presque rien. « *Niente* (rien) : Giuliana et Corrado prononcent souvent ce mot. Ici aussi, on l'entend souvent. « Rien », « un peu », « presque », « pas tout à fait » : ça se joue dans ces mots.

Si leurs personnages racontent des séquences du film qu'ils ont aimées (Giuliana et Corrado dans la cabane de pêcheurs ou dans la chambre d'hôtel, le recrutement des ouvriers etc.), s'ils souffrent du même mal que Giuliana et Corrado, s'ils s'identifient à eux, ils n'ont pas de rapport direct avec eux. Ce sont des gens d'aujourd'hui, vivant dans un autre contexte socio-économique. Il reste ici l'interrogation que soulève Antonioni : « Comment vivre dans la normalité ». Même si l'on a une famille, un métier qu'on aime, même si on joue le jeu social, même si on fait comme si tout allait bien, qu'on est accro à la gym (dans les années 1960, c'était au sexe), le mal d'être (« le malaise existentiel ») est là qui les ronge. Ils en sont persuadés, cela fait d'eux des êtres compliqués, ridicules aux yeux des autres. Alors, c'est dans l'humour que les personnages de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini trouvent leur échappatoire. Ils sont en permanence dans l'autodérision. L'adresse au public, pris à témoin, ajoute de la distance. Beau moment de solitude et d'émotion : l'espèce de danse du Quadragénaire avec le fauteuil rouge.

À la fin, il ne reste plus que le fameux fauteuil rouge, le poste de radio et la vieille commode. Les tiroirs de la commode sont entr'ouverts. On aperçoit des vêtements mal rangés. Cela pourrait être un intérieur ordinaire, où n'importe qui pourrait vivre : bref, la normalité...ou presque.

Texte et mise en scène : Daria Deflorian et Antonio Tagliarini ; traduction en français de Federica Martucci.

www.defloriantagliarini.eu

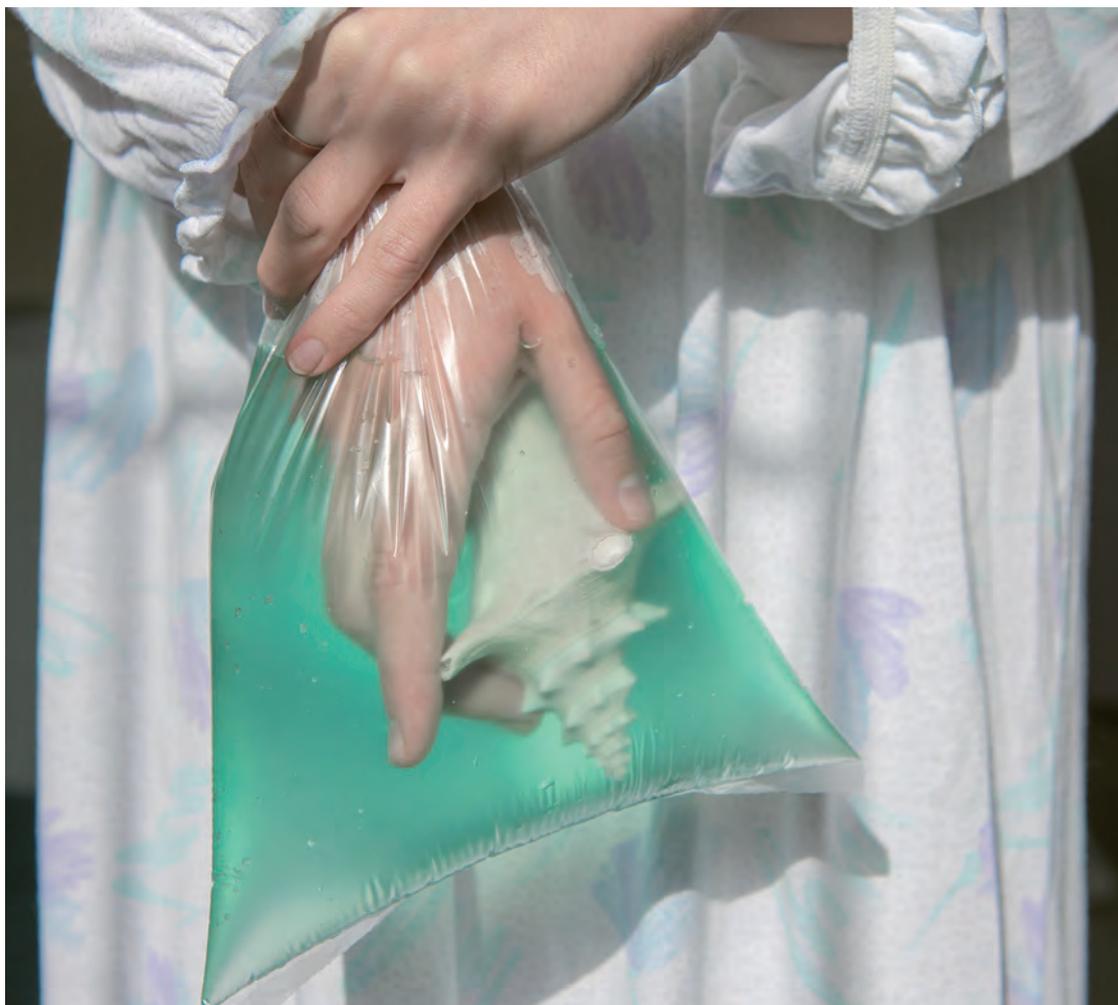
Spectacle présenté en italien surtitre au Théâtre de la Bastille à Paris, dans le cadre du Festival d'Automne (23-31 octobre 2018).

Tournée : Teatro Fabbricone Metastasio di Prato, du 6 au 10 novembre 2018 ; Festival Vagamondes à Mulhouse, les 8 et 10 janvier 2019 ; Comédie de Valence les 5 et 6 février ; Triennale de Milan, du 21 au 24 février ; Théâtre Garonne à Toulouse, du 19 au 23 mars ; Théâtre de la Vignette à Montpellier, les 26 et 27 mars ; Théâtre du Grutli à Genève, du 10 au 13 avril.



Festival d'Automne

#90 / Deflorian & Tagliarini — Quillardet — Rousset — De Keersmaeker — Rau
El Conde de Torrefiel — Maciejewska — El Khatib & Cavalier — Okada — Marin
Naharin — Herbin — Tobelaim — Nauzyciel — Béal — Short Theatre — CIRCa





Festival d'Automne

QUASI NIENTE

MISE EN SCÈNE DARIA DEFLORIAN & ANTONIO TAGLIARINI / THÉÂTRE DE LA BASTILLE (*La Filature, Mulhouse, les 9 et 10 janvier 2019*)

« Dans les plis du silence du chef-d'œuvre d'Antonioni dont ils s'inspirent, "Le Désert rouge", Daria Deflorian et Antonio Tagliarini écoutent Giuliana, son personnage principal : "Que dois-je faire de mes yeux ? Regarder quoi ?" »

RIEN C'EST DÉJÀ BEAUOUP

— par Mathias Daval —

Après « Reality », « Ce ne andiamo... » et « Il cielo non è un fondale », Daria Deflorian et Antonio Tagliarini continuent de se confronter à la représentation du mal-être avec un spectacle inspiré de « Désert rouge », d'Antonioni, porteur d'une mélancolie douce.

Il y a dans le travail du duo italien la volonté sans cesse régénérée de se confronter à la béance laissée par notre rapport au réel. Cette déchirure oscille entre la part intime et la part sociale ; elle s'interroge, abruptement, sur le rôle des forces de l'intérieur et notre propre capacité morbide à dramatiser, malgré nous, nos existences, ou de celles qui viennent nous compresser depuis l'extérieur, qu'elles soient politiques, sociales ou économiques, sans que l'on sache bien démêler les unes des autres. C'est ce même mouvement dialectique qui anime « Désert rouge », représentant la sidération neurasthénique de son héroïne, et l'on comprend que ce jeu de résonances ait été le point de départ de « Quasi niente ». Dans le film, la Giuliana campée par Monica Vitti avec son austérité habituelle déambule

dans une réalité à la fois d'une concrétude moderne implacable – les vastes étendues industrielles mortifères de la banlieue de Ravenne – et en même temps d'une abstraction tout aussi effrayante, nimbée d'une brume et d'un jeu de couleurs surnaturel, traduit ici par une immense toile translucide tendue en fond de scène, qui se teinte par moments de ce vert abyssal si caractéristique de la pellicule antonionienne.



Pouvoir rédempteur de la parole

Pas plus que dans le très décousu « Il cielo non è un fondale » on ne trouvera ici de fil narratif, comme le déplore avec ironie l'une des comédiennes. C'est un travail de la voix, de l'intime, de l'acteur. Les trois femmes, autant d'incarnations de Giuliana à des âges différents, et les deux hommes – cinq acteurs impeccables d'une sobriété et d'une justesse minutieuses – débattent leurs névroses dans cette séance de psychanalyse en public, ces confessions dans les flots desquelles s'abandonne

– ou se noie – le spectateur... Perdus dans leurs attermoissements intérieurs, ils se raccrochent tant bien que mal à une réalité fragmentaire, matérialisée sur le plateau, au milieu d'une scénographie minimaliste, par trois ou quatre meubles qui leur servent de points d'ancrage éphémères, des souvenirs auxquels ils se raccrochent tant bien que mal. « Il y a quelque chose de terrible dans la réalité et je ne sais pas ce que c'est » : si la sentence clé de « Désert rouge » est représentée dans toute sa froideur dépressive, elle n'y est toutefois pas confinée, car il y a toujours chez Deflorian et Tagliarini la lueur d'un salut possible. Ce salut intervient grâce aux brèches lumineuses créées par l'humour des incursions métathéâtrales et la légèreté salvatrice des chansons de Francesca Cuttica ponctuant le spectacle ; mais il tient surtout à l'essence même du théâtre et au pouvoir rédempteur de sa parole. Ce « pas tout à fait rien », germé dans nos âmes au plus profond de cette prison de fer noir qui nous semble, parfois, être notre habitat familial, est l'embryon de toutes les transfigurations.



« Quasi niente » © Claudia Pajewski

Klpteatro.it - 5 novembre 2018

KRAPP'S LAST POST

BY TOMMASO ZACCARDI / REDINZIONI / 5 NOVEMBRE 2018

QUASI NIENTE. DEFLORIAN/TAGLIARINI NELLE FRAGILITÀ DEL REALE



Nel costruire un'ampia riflessione sulla nozione di parabola e sul suo uso nel teatro moderno, a proposito di una regia di **Bernard Sobel**, **Jean-Pierre Sarrazac** ha scritto: “[...] la dimostrazione, si voleva innanzitutto mostrazione. E nella “mostrazione”, c’è mostro: fabbricazione e sfruttamento, a partire dall’individuo più anodino – noi stessi, in qualche modo – di un essere mostruoso, soldato sanguinario, SA, o qualsiasi altro individuo serializzato dalla società di massa” (*La Parabole ou l’enfance du théâtre*).

Strano come un commento al personaggio brechtiano di Galy Gay – di un’opera che mai si potrebbe paragonare a questo “Quasi Niente” – faccia forse eco all’emozione, all’umana compassione, alla quotidiana solitudine nella quale siamo presi dopo aver visto l’opera di **Deflorian/Tagliarini**, nuova produzione ispirata a “Il deserto rosso” di **Michelangelo Antonioni**, presentata prima al Romaeuropa Festival e poi a Parigi.

Come può non sorprendere, in effetti, un paragone tra quest'ultimo scavo (il termine non è casuale) del duo teatrale italiano più seguito in Francia e la parabola di un uomo trasformato in mostro dalla società?

Eppure, pensando a come i cinque attori scrivono in scena la trama di una drammaturgia che inchioda il pubblico al filo dell'intima passione quotidiana di tutti, quest'essere minore (nel senso deleuziano del termine) che è Giuliana de "Il deserto rosso" di Antonioni rivela la medesima forza che ha Arianna nel tendere il filo che fa uscire dal labirinto. Una forza che permette di fuggire, di liberarsi, di evadere da questo mostro che è il reale. Allora la citazione si ribalta: quell'individuo "anodino", marginale, siamo noi, vittime e carnefici, non più in grado di sopportare il confronto con la fragilità dell'altro, perché abbiamo represso la nostra fragilità. Siamo noi che, da soli, abbiamo fabbricato e sfruttato una scorza, un'apparenza sociale dietro la quale abbiamo nascosto la nostra stessa debolezza.

Il meccanismo della drammaturgia d'attori su cui poggia lo spettacolo permette un gioco raffinato, ironicamente metateatrale. Tutto ruota intorno a questo personaggio di finzione, tramite il quale ciò che è mostrato è, prima di tutto, la costruzione di un testo scenico senza trama. Si parte dallo scavo – dell'attore in sé stesso, dell'attore nel reale che lo vive, dell'attore nel dispositivo che lui stesso costruisce –. Si parte, con ordine non casuale, dai cinque attori (tre donne e due uomini) che sorgono da dietro un "velatino" che fa da barriera al buio fuori dalla scena; si torna, infine, dove tutto è cominciato, dietro questo pallido velo: al silenzio che circonda quell'intimità che solo in scena può essere detta.

"Giuliana" e Monica Vitti, personaggio e attrice/attore, scena e sala, persona e "questo mondo", quello del "realismo capitalista": è a partire da queste coppie in contrasto, in dialogo o in lotta, che Daria Deflorian e Antonio Tagliarini vogliono mostrare nei suoi intimi effetti il potere, non nominarlo nelle sue "cause" o "ragioni", nemmeno denunciarlo nei mostri che crea, bensì svelarlo nelle "luciole fisiche e di pensiero" che schiaccia.

Se in "Un uomo è un uomo" è Galy Gay a diventare mostro, qui è l'alienazione capitalista (che ha fatto "sparire le luciole", disperata considerazione di **Pasolini**) il mostro che deve essere esposto. È cadendo senza freni nelle debolezze svelate di queste tre donne di trenta, quaranta e sessant'anni che cadiamo nelle nostre paure, nelle nostre intime fragilità. E in questa caduta – tutta calibrata, studiata e composta nei minimi dettagli – in una quotidianità flebile, sottile, insopportabile, la musica, il suono e il silenzio giocano un ruolo centrale.

Se il motivo leggero de "Il surf della luna" di **Giovanni Fusco** che apre la pièce peserà, nel ricordo dello spettatore, alla fine, come un macigno, è perché le tante parole e suoni di quest'opera cadono nei silenzi durante i quali il pubblico sprofonda. In sé stesso, nella compassione di sé stesso forse, o nel divertimento col quale ci riconosciamo nelle debolezze dell'altro (l'attore), anche per poi essere accarezzati dalla voce de "la trentenne" **Francesca Cuttica**, che cantando ci impedisce di sfuggire da un dolore che è il nostro, ma che mostruosamente rifiutiamo.



Foto © Claudia Pajewski

Se è, questo teatro di Deflorian/Tagliarini, un teatro intimo e politico, che fa del quotidiano una figura retorica per esprimere un dolore che si scioglie – forse si dimentica – nella compassione, esso è anche un'opera che costruisce e gioca con, libera da, i meccanismi di auto-rappresentazione di sé e di coercizione – politica – dell'intimo. E in questa "fabbricazione" di una struttura teatrale collettiva, aperta, plurale risiede anche il segreto di un raffinato esercizio di "esorcismo" dei mostri che abbiamo dentro e di riconoscimento delle fragilità che quotidianamente schiacciamo.

Questo spettacolo del marginale, del fragile e della debolezza non si chiude, infatti, su un meccanismo semplicemente consolatorio, non ci permette insomma di essere purgati attraverso l'identificazione, o di pagare il prezzo delle nostre "mostruosità" con qualche ora di senso di colpa. E poi magari dimenticare ogni forma di intima sensibilità con l'umano che abbiamo intorno. Non fa della vittima un eroe o un soggetto da compatire, ma una possibilità, perduta, da riscoprire. Nel far sorgere e sparire dietro il velo i personaggi che presentano la loro impossibilità strutturale a raccontarci/si una storia che li (ci) rifletta, "la quarentenne" (**Monica Piseddu**) pronuncia le ultime battute dell'opera: "Che cosa mi racconti, che cosa mi racconto?".

Ecco: mai come oggi, forse, saper costruire un'opera che metta in mostra lo scavo intimo dell'attore, che interPELLI costantemente il pubblico, che lo renda protagonista di questa costruzione, emozionale e politica, può essere un'arma efficace. Efficace per mettere a distanza il reale e comprenderlo nel suo annidarsi nei nostri sogni. Efficace anche per mettere in luce gli scarti del nostro essere cui non diamo voce, e che forse sono una via verso una solidarietà possibile.

Certo manca, come una promessa mancata, come manca il confronto con un padre che sta mostrando la sua debolezza (scena che Daria Deflorian nello spettacolo evoca), il confronto con un reale, anche psicologico, che abbia la forza di cambiare questa nostra medesima realtà. Se in effetti il portare sulla scena lo scavo su un personaggio di finzione permette una "messa a distanza" del reale e dei dispositivi coi quali costruiamo le nostre finzioni quotidiane (scenicamente esibite e che costruiscono l'ossatura di quest'opera), non c'è la proposta della costruzione di un altro reale. Non c'è, insomma, la costruzione di una forma veramente "aperta" – di fatto lo spettacolo si richiude su sé stesso, si compone per poi ricomporre a vista le proprie forme assolute. Sentiamo quindi il bisogno, grazie anche a quest'opera, di forme aperte con cui affrontare il reale, non solo forme di commiato da esso, verso una fuga nel sogno e nell'intimo. Tuttavia, merito innegabile di quest'opera non è solo di porci la domanda: "Che cosa [ci] raccont[iamo]", ma anche di imporci di ritrovare il sogno di una diversa narrazione del reale.

QUASI NIENTE

Progetto Daria Deflorian e Antonio Tagliarini

liberamente ispirato al film Il deserto rosso di Michelangelo Antonioni

Collaborazione alla drammaturgia, Aiuto regia Francesco Alberici

Con Francesca Cuttica, Daria Deflorian, Monica Piseddu, Benno Steinegger, Antonio Tagliarini

Collaborazione al progetto Francesca Cuttica, Monica Piseddu, Benno Steinegger

Consulenza artistica Attilio Scarpellini

Il testo Buono a nulla è di Mark Fisher

Luce, Spazio Gianni Staropoli

Suono Leonardo Cabiddu, Francesca Cuttica (Wow)

Costumi Metella Raboni

Traduzione e sovrattitoli in francese Federica Martucci

Direzione tecnica Giulia Pastore

Organizzazione Anna Damiani

Accompagnamento, Distribuzione internazionale Francesca Corona / L'Officina

Produzione A.D., Teatro di Roma – Teatro Nazionale, Teatro Metastasio di Prato, Emilia Romagna

Teatro Fondazione

Coproduzione théâtre Garonne, scène européenne Toulouse, Romaeuropa Festival, Festival d'Automne à Paris / Théâtre de la Bastille – Paris, LuganoInscena LAC, Théâtre de Grütli – Genève,

La Filature, Scène nationale – Mulhouse

Sostegno Istituto Italiano di Cultura di Parigi, L'arboreto – Teatro Dimora di Mondaino, FIT Festival – Lugano

Foto © Claudia Pajewski

Visto a Parigi, Théâtre de la Bastille, il 24 ottobre 2018

Festival d'Automne à Paris



CRITIQUES

QUASI NIENTE

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini promènent le miroir de nos consciences épuisées.

Il y a cinq ans, dans un petit théâtre de la ville de Turin, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini ont écrit et joué *Quasi niente*. C'est un spectacle qui a été vu par des milliers de personnes. C'est un spectacle qui a été vu par des milliers de personnes. C'est un spectacle qui a été vu par des milliers de personnes.

incapable de leur donner ? Devant ce théâtre quasi psychanalytique, où les acteurs de différentes générations ne campent plus de personnages mais nos psychés éreintées, la parole se déploie pour elle-même, renonçant à l'illusion dramatique et au détour fictionnel. Dans une esthétique épurée, conceptuelle, la scénographie minimaliste – les résidus d'une vie – et la frontalité de l'adresse mettent le spectateur face à lui-même. Comment désirer encore dans un monde instable aux possibilités illimitées, alors que le sujet subit la responsabilité d'être soi et d'agir ? A l'angoisse névrotique d'hier, née du conflit entre désirs et interdits sociétaux, répond la dépression d'aujourd'hui, explique le sociologue Alain Ehrenberg. «*Défaut de projet, défaut de motivation, [...] le déprimé est l'envers exact de nos normes de socialisation*» ; cette marginalité est bien le centre de la représentation. Mais si la pièce touche les esprits, elle achoppe à troubler les corps. / MÉGANE ARNAUD

LA BIBLE, VASTE ENTREPRISE DE COLONISATION D'UNE PLANÈTE HABITABLE

Le Grand Collège anglais de la Bible est un spectacle qui a été vu par des milliers de personnes. C'est un spectacle qui a été vu par des milliers de personnes. C'est un spectacle qui a été vu par des milliers de personnes.

incapable de leur donner ? Devant ce théâtre quasi psychanalytique, où les acteurs de différentes générations ne campent plus de personnages mais nos psychés éreintées, la parole se déploie pour elle-même, renonçant à l'illusion dramatique et au détour fictionnel. Dans une esthétique épurée, conceptuelle, la scénographie minimaliste – les résidus d'une vie – et la frontalité de l'adresse mettent le spectateur face à lui-même. Comment désirer encore dans un monde instable aux possibilités illimitées, alors que le sujet subit la responsabilité d'être soi et d'agir ? A l'angoisse névrotique d'hier, née du conflit entre désirs et interdits sociétaux, répond la dépression d'aujourd'hui, explique le sociologue Alain Ehrenberg. «*Défaut de projet, défaut de motivation, [...] le déprimé est l'envers exact de nos normes de socialisation*» ; cette marginalité est bien le centre de la représentation. Mais si la pièce touche les esprits, elle achoppe à troubler les corps. / MÉGANE ARNAUD

NACHCLASS (PIÈCE SANS PERSONNE)

Un jeu d'acteur en deux actes.

Il y a cinq ans, dans un petit théâtre de la ville de Turin, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini ont écrit et joué *Quasi niente*. C'est un spectacle qui a été vu par des milliers de personnes. C'est un spectacle qui a été vu par des milliers de personnes. C'est un spectacle qui a été vu par des milliers de personnes.



Les deux acteurs, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, dans une scène de la pièce 'Nachclass'.

THÉÂTRE

QUASI NIENTE

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini promènent le miroir de nos consciences épuisées.



Il y a cinq, entre 30 et presque 60 ans. Trois femmes, deux hommes. Et ce mal de vivre, qui les rassemble, mais les empêche aussi, peut-être, de se rencontrer. Dans *Quasi Niente* (Presque rien), la nouvelle création de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, après *Reality* et *Nous partons pour ne plus vous donner de soucis*, le duo italien continue son exploration des fêlures d'être contemporaines. S'inspirant très librement du *Désert rouge*, d'Antonioni, et de son personnage principal, Giuliana, qui interroge le monde qu'elle n'arrive pas à habiter, les comédiens ne rejouent pas la fable mais traversent le substrat existentiel du film. Comment vivre ici et maintenant ? Cinq consciences tourmentées, en proie à cette «*fatigue d'être soi*», la dépression, tentent de trouver les mots. Pourtant les mots, nombreux dans le spectacle, ne guérissent pas. Peut-être car la parole est monologique. Image de nos individualités narcissiques (et dépressives ?) désormais

incapables de faire cœur ? Devant ce théâtre quasi psychanalytique, où les acteurs de différentes générations ne campent plus de personnages mais nos psychés éreintées, la parole se déploie pour elle-même, renonçant à l'illusion dramatique et au détour fictionnel. Dans une esthétique épurée, conceptuelle, la scénographie minimaliste – les résidus d'une vie – et la frontalité de l'adresse mettent le spectateur face à lui-même. Comment désirer encore dans un monde instable aux possibilités illimitées, alors que le sujet subit la responsabilité d'être soi et d'agir ? A l'angoisse névrotique d'hier, née du conflit entre désirs et interdits sociétaux, répond la dépression d'aujourd'hui, explique le sociologue Alain Ehrenberg. «*Défaut de projet, défaut de motivation, [...] le déprimé est l'envers exact de nos normes de socialisation*» ; cette marginalité est bien le centre de la représentation. Mais si la pièce touche les esprits, elle achoppe à troubler les corps. / MÉGANE ARNAUD

texte et mise en scène Daria Deflorian et Antonio Tagliarini / **avec** Francesca Cuttica, Daria Deflorian, Monica Piseddu, Benno Steinegger et Antonio Tagliarini / **à voir** à Mulhouse, Valence, Milan, Toulouse, Montpellier, Genève